

DISPERSION ET TENTATIVES DE RECONSTRUCTIONS POLITIQUES POST-IMPÉRIALES DANS LE SOŊEY NIGÉRIEN

DISPERSION AND ATTEMPTS AT POST-IMPERIAL POLITICAL RECONSTRUCTIONS IN NIGER'S SOŊEY

Mamoudou DJIBO

Université Abdou Moumouni de Niamey, Niger

mamoudoudjibophd@yahoo.fr

Résumé : La chute de Gao, à la suite de la défaite soŊey face à l'expédition marocaine de 1591 a consacré la partition de l'empire SoŊey en deux parties. Le Dendi, dans l'actuelle République du Niger a connu alors une guerre de résistance qui n'a permis ni de reprendre Gao aux Marocains, ni de constituer un nouvel Etat. En lieu et place d'un Etat centralisé, ce sont de micros-Etats éphémères, faiblement structurés, qui ont été créés, en plusieurs endroits, par quelques princes askia, sans doute en souvenir de la tradition étatique héritée de Gao. Les Siciya de Siciey et de Dargol n'avaient, l'un comme l'autre, l'allure de véritable Etat que par l'origine de leurs princes-fondateurs et par la nostalgie impériale du lointain passé de l'empire de Gao. Nés dans les rivalités et les oppositions familiales, ils étaient sans structurations véritablement étatiques et sans unité interne et externe. Mal constitués et peu puissants militairement, aucun n'a réussi à s'imposer durablement à l'autre. Ils ont, ainsi, rapidement cédé le pas à de simples principautés (des « *laabu* ») rivales qui ont été facilement conquises, émietées et transformées en cantons par la colonisation française.

Mots clés : Gao, empire SoŊey, Niger, Siciya

Summary : The fall of Gao, following the defeat of soŊey facing the Moroccan expedition in 1591 dedicated the partition of the empire SoŊey into two parts. The Dendi, in the current Republic of Niger then had a war of resistance which did not allow to take back Gao to Moroccans, nor to constitute a new State. Instead of a centralized state, ephemeral, weakly structured micro-states have been created in several places by some askia princes, no doubt in memory of the state tradition inherited from Gao. The Siciya of Siciey and Dargol did not both have the appearance of a true State but only by the origin of their founding princes and by the imperial nostalgia of the distant past of Gao empire. Born in rivalries and family oppositions, they were without any truly state structures and without internal and external unity. Poorly constituted and not very powerful militarily, none managed to impose durably to the other. They thus quickly gave way to simple principalities « *laabu* » rivalries that were easily conquered, crumbled and turned into cantons by French colonization.

Key-words : Gao, SoŊey empire, Niger, Siciya

Introduction

A l'état actuel des connaissances sur le Sonèy, la question de l'installation des populations et celle de la création des entités politiques précoloniales dans l'ouest de l'actuelle République du Niger restent assez mal démêlées. Ces questions ont, certes, été abordées par plusieurs travaux. Mais, dans beaucoup de cas, en plus de la mauvaise qualité de l'information ou de son traitement, il s'agit de travaux dans d'autres disciplines avec peu de perspective historique¹. Dans d'autres cas, les études sont trop anciennes, alors que la connaissance sur des questions connexes a évolué renouvelant les questionnements et, parfois, provoquant des remises en cause de certaines connaissances. Enfin, la tendance « micro-historique », avec de petits espaces couverts et des bornes chronologiques trop étroites, sous forme de monographies, donne à beaucoup d'autres une allure d'études locales et parcellaires qui ignorent parfois des faits et des situations d'espaces voisins, pourtant liés. En plus de l'absence d'étude d'ensemble, l'histoire de la période post-impériale du Sonèy nigérien laisse constater d'énormes « trous noirs » et, parfois, des contradictions inextricables, au point où la confusion qui règne dans la connaissance de l'histoire de cette partie ouest du Niger décourage le chercheur le plus hardi.

La première difficulté est que, presque toutes les généalogies sonèy de la région comprise entre Gaya, Niamey, la frontière du Burkina Faso et celle du Mali, font remonter leurs origines à Gao, capitale des Askia, presque toutes en ligne directe de Mamar, Askia Mohamed 1^{er} qui a régné sur Gao de 1493 à 1528 ! Du coup, le peuplement et toutes les initiatives politiques dans la zone sont attribuées, exclusivement, à des princes askias venus de Gao au lendemain de l'invasion marocaine, précisément dans le sillage de la résistance contre celle-là. S'il est inutile de revenir ici sur la question du peuplement de cet espace, il peut être pertinent de s'interroger sur les organisations politiques mises en place au lendemain de la défaite de Tondibi (1591) : quelles sont ces initiatives politiques et qui en sont les leaders ?

Sur la base des différents travaux sur la région, réalisés dans le cadre de mémoires de Maîtrise, de D.E.A. et de thèses de Doctorat² ou même de publications, le présent texte vise de tenter d'en donner un aperçu d'ensemble pour au moins connaître quelques tentatives de réorganisation sociopolitique au lendemain de la débâcle de Gao, dans cette partie du Niger, jadis le Dendi de l'Empire Sonèy.

¹ Loin de nous toute intention de douter ou de contester la valeur scientifique de beaucoup de ces travaux dont nous énumérons un certain nombre dans la note suivante.

² Parmi ces travaux, on peut citer, pour les thèses de doctorat : Adama Bâ Konaré (1977), Idrissa Kimba (1979), Boubé Gado (1980), Zoumari Issa Seyni (1982) et Yacouba Moumouni () ; pour les mémoires de maîtrise et de D.E.A., Djibo Mamoudou (1985), Issoufou Amadou (1986), Kouchi Djibrilla (1985 et 2012), Djingareye Yacouba (2001), Doudou Salamatou (2012), Fousseini Hamza (2013), etc.. Il faut aussi mentionner les travaux de Jean-Pierre Olivier de Sardan (1984), Jean Rouch (1953 et 1956), Edmond Séré de Rivières (1960), Urvoy Yves (1936) et bien d'autres productions antérieures à 1985.

Cependant, la présente étude n'ambitionne ni d'apporter des réponses complètes et définitives aux préoccupations soulevées plus haut, ni de parcourir l'évolution individuelle des entités concernées. Elle vise essentiellement à en donner un aperçu succinct, avec des repères de temps et de lieu. C'est, peut-être là, un biais pour bien comprendre la situation d'émiettement et de rivalités qui caractérise le monde sonjey d'aujourd'hui, dispersé sans lien entre plusieurs Etats postcoloniaux (Mali, Niger, Burkina Faso, Bénin, Nigeria, Ghana et autres), individualisé sous diverses appellations.

1. Le contexte politique de « l'après-Tondibi »

Il est connu de tous qu'en 1591, la conquête marocaine a mis fin à la puissance et à la prospérité de l'empire Sonjey, l'Etat le plus vaste et le mieux organisé de l'histoire du Soudan occidental et du Soudan central. Prenant en main ce qui reste du pouvoir central à Gao, les Marocains ont cherché à dominer tout le pays sonjey. Si cette domination a pu être acceptée par certains comme un fait de Dieu (*Ir koy misa no*), pour d'autres c'était une humiliation insupportable qu'il fallait fuir absolument, à défaut de pouvoir la retourner.

D'un orgueil d'indépendance, le Sonjey-boro³ est généralement rebelle à l'oppression. Aussi, dès que ses intérêts matériels ou moraux étaient menacés, dès que son honneur était entaché, dès que son amour propre était blessé, dès que sa liberté était compromise, trouvait-il l'occasion de partir, seul ou avec sa famille et ses « clients sociaux » : la situation du lendemain de la défaite de Tondibi réunissait toutes ces situations d'insécurité physique, d'humiliation, d'infortune psychologique et de détresse morale !

Après la chute de Gao, on parle désormais de période post-impériale de l'histoire du sonjey, le pouvoir central qui incarnait l'empire ayant été évincé. Au lieu de vouloir embrasser tout l'espace sonjey, la présente étude n'envisage d'aborder que les tentatives de réorganisation politique qui échappaient à Gao et sa région, sous occupation marocaine, entreprises dans le Dendi de l'empire, c'est-à-dire l'aval du fleuve (en partant de Gao), en direction de Koukia, de Tillabéri jusqu'aux limites du Kabbi⁴.

Mais, les mouvements d'exode de populations, enclenchés après la défaite de 1591, n'étaient pas nouveaux, encore moins spontanés. Ils ont été entrepris en plusieurs moments de l'histoire du Sonjey, en plusieurs vagues, isolément ou en grand nombre, et se sont parfois étalés sur la durée. A titre d'illustration, on peut citer l'exode provoqué par l'avènement de Mohamed Touré (devenu Askia Mohamed), son

³ *Sonjey-boro* signifie littéralement « l'homme du Sonjey », l'habitant, l'originaire du Sonjey et non un simple élément ethnique.

⁴ Ce mouvement de « descente » du fleuve est appelé « *dendi yan* ».

bannissement de la religion traditionnelle et l'islamisation forcée qu'il prônait, à partir de 1493, avec la grande migration des « *Si-hamey* » ou « *Si-bandey*⁵, les Sonènce : ils vont fonder Wanzerbé (sur la rive droite) et l'Anzourou (sur la rive gauche), avec des poches de peuplement s'échelonnant d'Ayorou à Gaya. Ces départs vont devenir plus importants et systématisés avec les événements de 1591-1592.

Au lendemain immédiat de Tondibi, certains princes n'ont pas bien accueilli la fuite de leur empereur (Ishaq II) : ils ont préféré ne pas rester vivre la nouvelle situation ! D'autres restés, fidèles à l'empereur déchu, l'ont demeuré jusqu'au 14 octobre 1591 lors de sa deuxième défaite contre les Marocains, avant de partir eux aussi pour l'exode. Certains irréductibles ont gardé un vain espoir de voir Ishaq II revenir et reconquérir son trône : sa mort en avril 1592 dans le Gourma les a persuadés de ne plus espérer une telle normalisation.

Il y a également des Sonèy-boro qui, pour des raisons diverses, sont restés à Gao ou dans sa région, longtemps après Tondibi. Le massacre de l'Askia Mohamed Gao et de sa cour dans le piège tendu par les Marocains, puis les exactions des nouveaux maîtres du pays ont suffi pour les faire partir, également vers le Dendi, individuellement ou en groupe.

La tradition désigne ces nouveaux venus par l'appellation de *Mamar-hamey* ou de *Mamar-bandey*⁶, comme pour les distinguer des *Si-hamey* évoqués plus haut, même si, dans le nombre, il y avait aussi des gens du peuple, serviteurs et hommes libres sans filiation particulière avec les dynasties qui ont exercé le pouvoir d'Etat à Gao.

Les conducteurs des groupes étaient des princes⁷ qui ont émigré vers le Dendi avec leur esprit d'organisation, leur pouvoir politique et leur titre d'Askia. Cela se comprend aisément quand on sait que Nouhou, l'organisateur-inspirateur de la guerre de résistance dans le Dendi, est un fils d'Askia et que ce sont ses frères, cousins, oncles et neveux qui vont prendre, plus tard, les initiatives politiques dans les différentes parties du Dendi post-impérial. Cela explique également pourquoi, dans presque tous les « *micro-Etats créés après la débâcle de Gawo, la direction politique revenait toujours aux derniers venus, les Mamar-bandey, sauf dans l'Anzuru et le Wanzerbe qui sont nés avant 1591* » (Rouch J., 1953, p. 187-188).

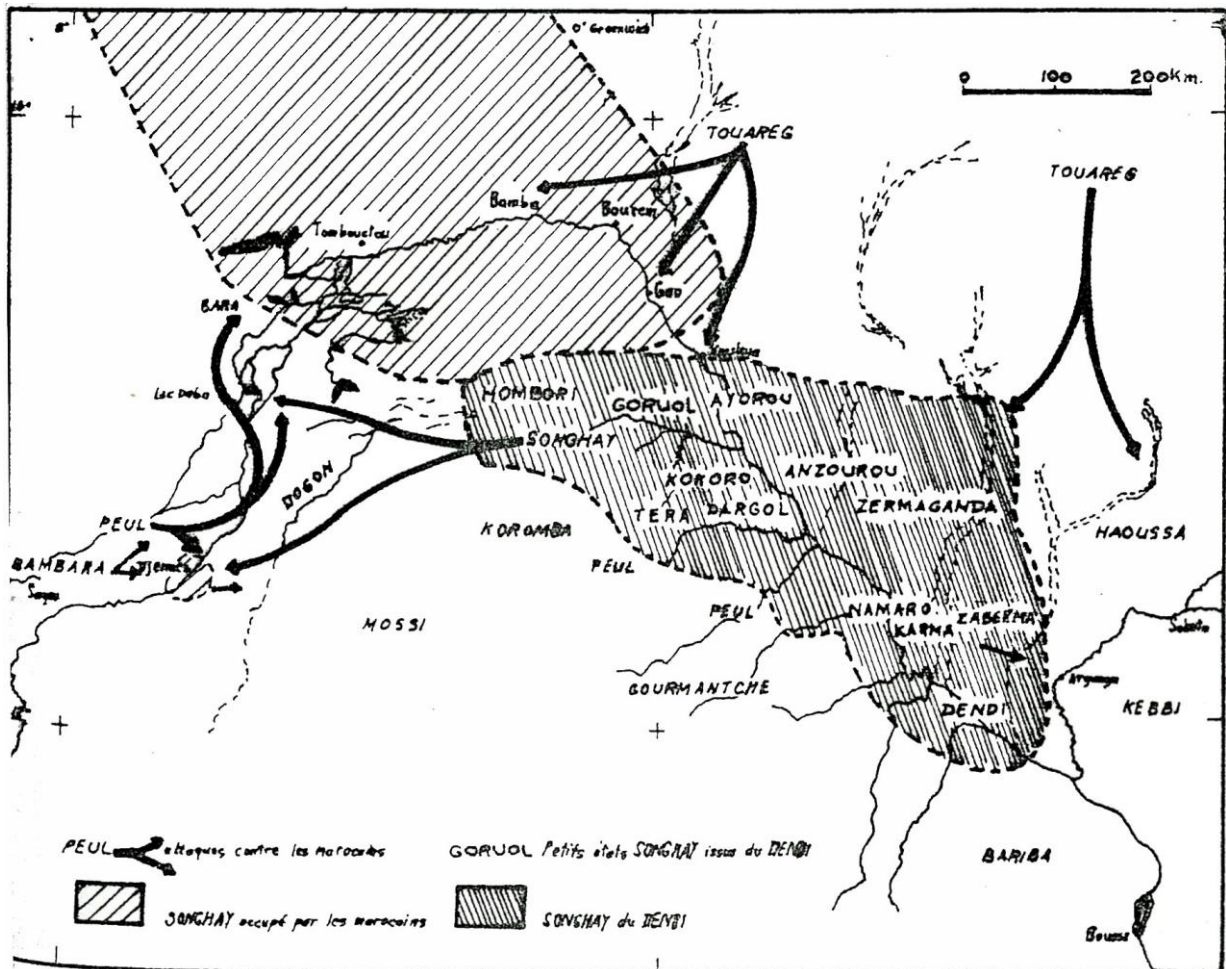
La proclamation de Nouhou comme Askia au Dendi a consacré la partition du Sonèy en une zone sous domination marocaine, en amont d'Ansongo, et une zone en résistance qui s'étend d'Ansongo aux frontières du Kabbi, le Dendi. C'est dans cette zone en lutte contre les Marocains que naissent des entités politiques post-impériales, des Siciya, auxquelles certains auteurs (Zoumari I. S., 1982 et Djibo M, 1985 et 2015) attribuent, généreusement peut-être, le statut d'Etat.

⁵ Descendants de Si, Sonni : *Si-hama* au singulier.

⁶ Ce qui signifie «les petits fils» ou les «descendants» de Mamar : *Mamar-hama* ou *Mamar-banda* au singulier.

⁷ Après Daouda et Almine Si en 1493, qui étaient des princes Sonni.

Carte n°1 : Le Sonjey coupé en deux



D'après le *Tarikh es Fettach*, « l'Askia Nouhou avait avec lui une foule considérable des gens du Sonjey, adultes, enfants et esclaves des deux sexes qui émigrent en sa compagnie... ». J. Rouch (1953, p. 214) que la guerre obligeait à d'incessants déplacements. Il est, dès lors évident que « ... les désastres d'une longue guerre, l'affaiblissement d'une dynastie divisée et appauvrie, la lassitude générale (d'une guerre qui n'en finit pas) et l'arrivée de nouveaux groupes de populations provoqueront une certaine anarchie », Y. Urvoy (1936, p.46).

Les différents descendants des Askia étaient, en effet, rarement unis et solidaires. Chacun étant porté par sa prétention de prince au moins égal au leader du moment, ils se disputaient la suprématie de la conduite de la lutte et, conséquemment, le leadership politique, ce qui ne peut conduire qu'au désordre, à une anarchie politique. Ainsi, à la suite de l'Askia Nouhou, on a enregistré, de 1592 à 1617, les arrivées successives au trône du Dendi de Moustafa (1593-1599), Mahamadou Sorko (1599-1604), Harouna Dankyata (1604-1612), Al Amin (Alamin, 1612-1617) et Daoud 1^{er} (1617-1635), soit six Askia en à peine 40 ans, M. Djibo (2015, p.71) ! Cette inflation des successions, qui va se poursuivre après 1635, va fragiliser la cohésion du groupe

de résistants, affaiblir la poursuite de la guerre et rendre irréalisable la perspective de reconquête de Gao.

Soumaila Morbani, le septième Askia du Dendi (ou Amar Soumaila, son fils et successeur)⁸ a alors organisé un « *san-san* »⁹, un grand rassemblement de tous les princes combattants pour demander à chacun sa position sur la poursuite ou l'abandon de la guerre : c'est la deuxième position qui a prédominé dans leurs interventions.

Divisés par des rivalités intestines et, sans doute lassés par une guerre longue, ruineuse et infructueuse, ils ont ainsi décidé de ne pas la poursuivre.

2. La formation des Siciya

L'abandon de la lutte, qui découla de la réunion de Sansan-Haoussa, a provoqué la dislocation du groupe. C'est alors à un émiettement du Dendi que l'on assiste : « ... C'était le signal. Et chaque membre de la famille essaya de s'accrocher là où il put ... » (Y. Urvoy, p. 49-50), en groupes organisés ou individuellement. En mettant fin à l'errance liée à une longue et lassante guérilla mal organisée, la nouvelle situation a, en effet, nécessité, pour les chefs de groupes de résistants, des lieux de fixation, pour s'installer. Pour assurer sa sécurité et faire prévaloir ses prétentions politiques et territoriales vis-à-vis des « autres » parents installés plus ou moins loin, chaque leader de groupe va tenter de se construire un espace « vital » autour de son point de fixation. Chacun se croit ainsi fondé pour se prétendre « *Siciya* » (askia) et ne dépendre de personne, surtout pas du parent rival par rapport auquel, il faut s'affirmer. Qu'elles soient de grande ou de moindre étendue, les nouvelles entités territoriales ainsi constituées sont présentées comme des « *laabu* », autrement dit des « pays », des « Etats » donc des « *siciya-tarey* »¹⁰ : c'est là un début d'individualisme politique qui s'affirme, comme si chacun, de par sa naissance, devait régner, en Askia, sans les autres et, potentiellement, contre eux !

En dehors de ceux qui ont préféré partir individuellement créer leur propre fief, le gros de la troupe s'est scindé en deux grands groupes, tous sur la rive droite du fleuve Niger :

- le premier, sans doute le plus nombreux, a pris la direction ouest, pour s'installer à Goto (dans le Dargol), puis à Tchilo (dans le Kokorou) pour y créer un *siciya*, que Zoumari I. S. a nommé le Siciya du nord et qui a fait l'objet de sa thèse de Doctorat (1982) ;

⁸ D'après les recoupements faits par S. I. Zoumari (1982, p. 82), Soumaila Morbani n'aurait pas « ... survécu aux péripéties de la retraite du Dendi ».

⁹ Ce mot « *san-san* » a donné au village qui y est né son nom de Sansan-Haoussa.

¹⁰ *Siciyatarey* signifie, pays, « Etat », siège du pouvoir d'Askia.

- le second est allé vers l'est, pour créer un autre *siciya* à environ une trentaine de km à l'ouest de Niamey que le même auteur a désigné Siciya du sud, objet d'un Mémoire de Maîtrise puis d'un livre publié par M. Djibo (respectivement en 1985 et en 2015).

Y. Djingareye (2001, p. 27) précise que « *les responsables militaires et politiques (...) traversèrent le fleuve pour s'installer à Minkoti avant de fonder le village de Gothey. C'est de là que les Sonèy se dispersèrent dans tout le Gourma nigérien. Le premier groupe, sous la conduite de Amarou Koukou se dirigea vers le Jamaré¹¹ et le second groupe, sous la conduite, de Amarou Soumaila et Balma Farimonzo vont s'installer à Tessi ...* ». Pourtant, d'autres auteurs estiment que, de Gothèye, la migration a continué, groupée jusqu'à Goto, puis à Tchilo, d'où les « *... les dissensions familiales (...) vont très tôt triompher (...) et le Siciya (du Nord) ne survivra pas à la génération des fondateurs* » Zoumari (1982, p. 83).

Après avoir signalé que « *les émigrés Sonèy se regroupèrent d'abord autour de points de fixation : Bangukwarey, Yonkoto, Siciey, Sansan-Haoussa, Karma, Garial, Namaro, Saya, etc. ; autour de descendants authentiques des Askia* », E. S. de Rivière (1965, p. 74) soutient que, « *c'est à l'occasion d'une réunion tenue à Siciey (dans le Namaro), qu'un drame familial, un fratricide brisa la cohésion du clan* ».

Dans tous les cas, on constate que deux *siciya*, deux « Etats », le Siciya du nord et le Siciya du sud (Zoumari, 1982, pp. 82-84), sont nés des cendres d'un Dendi épuisé par des guerres multiformes, au lendemain du grand rassemblement de Sansan-Haoussa. Mais, très rapidement, le virus de la division les a opposés, dans une bataille fratricide, vers 1665, à Hondobon pour certains auteurs (Djibo, 2015), à Dargol pour d'autres (Zoumari, 1982).

Au Siciya du nord, l'unité n'a pas survécu à son second Askia, Balma Farimonzo¹². Après la mort de celui-ci, une grave crise de succession va mettre fin à l'existence du Siciya uni et conduire à « *... la formation des provinces historiques* » (Zoumari, 1982, p. 90) de Dargol, Kokorou, Téra et Gorouol qui, chacun, se réclamera un « *laabu* » indépendant, un Etat, de la même légitimité de la lignée des Askia.

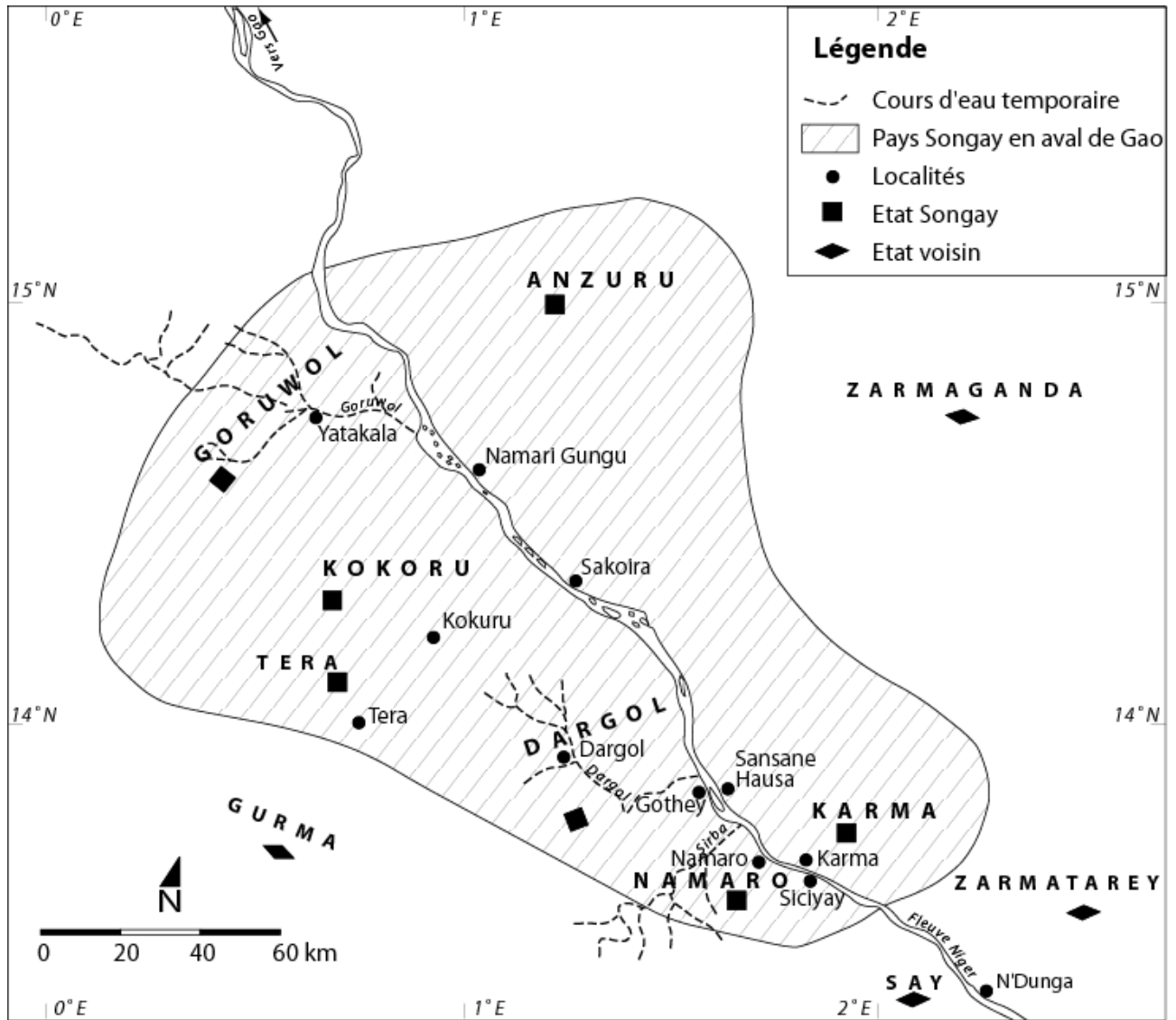
Le Siciya du sud, non plus, n'a pas réussi à préserver son unité, au-delà de son premier dynaste qui n'a même pas pu régner jusqu'à sa mort. A peine installés à Siciey avec Binga Farma comme Askia, celui-ci a été contraint d'abandonner sa « capitale », donc son trône, au profit de son « frère » et compagnon Farimonzon, pour aller fonder Bangoukoirey, plus à l'est. Après la mort de celui-ci, son fils aîné Tabari est empêché de lui succéder du fait d'une infirmité survenue (un œil crevé), précisément à l'occasion de la bataille de Hondobon contre Dargol. Contraint à l'exil, il se rend à

¹¹ C'est la zone qui a vu naître le Siciya du sud qui est dénommée Jamaré (de « *jama hare* » = du côté du grand nombre).

¹² Après Amarou Soumaila, son premier *sicia* qui y régna 22 ans, c'est Balma Farimonzo qui régna pendant 24 ans.

Karma d'où il organise sa revanche pour revenir enlever la royauté de Siciey et la transférer à Karma où il choisit de se fixer.

Carte n°2 : Quelques principautés sonjé nées de la dispersion



Comme on le constate, aucune des entités post-impériales créées n'a réussi à conserver son unité, sur plus d'une génération, pour poser les jalons d'une construction politique pérenne. L'unité du groupe a été, à chaque fois, ébranlée par des ambitions personnelles nourries de rivalités et de jalousies princières et d'individualisme politique que I. S. Zoumari (1982, p. 118) a qualifiées de « *mal sonjé* » ou « *babeyzé-tarey* »¹³ qui a jalonné l'histoire du Dendi post-impérial.

Dans les tentatives de construction politique qui ont concerné cette zone, l'absence des Zarma retient l'attention. Signalés pourtant, par plusieurs auteurs,

¹³ « *Baba-ize, babe-ize* », pour dire « fils du père », frère consanguin ou rival !

combattant les Marocains aux côtés de leurs cousins sonèy¹⁴, nous n'avons pas connu de tentative zarma d'organisation politique de grande envergure. En dehors des chefferies de petites dimensions, parfois n'allant pas au-delà d'un ou deux villages, le Dendi post-impérial n'a vu naître aucun Etat zarma digne de mention.

Laissés « orphelins » par la désintégration de l'Etat central de Gao, puis par l'éclatement du front de la résistance anti-marocaine, les Zarma, également déçus par les inconséquences des princes askia, ont dû se replier sur eux-mêmes pour, sans doute, organiser leur propre survie. On sait seulement qu'avec la fin des hostilités contre les Marocains les Zarma ont abandonné leurs « parents » pour s'individualiser, ce qui « ... ne laissa plus dans l'obédience des Askia que l'Anzuru et la rive droite » Y. Urvoy (1936, p. 46). Qu'il s'agisse d'un abandon ou d'un simple repli, on peut comprendre que la dispersion des princes combattants, à partir de 1640, a contraint les Zarma à s'organiser et à s'autonomiser dans le même espace pour assurer leur propre sécurité, ne devant plus compter sur des parents askia fragilisés par leurs divisions et rivalités intestines.

3. Les limites des constructions politiques

Contrairement aux sociétés classiques dont l'évolution interne a conduit à une émergence endogène de l'Etat, au Siciya du nord comme au Siciya du sud, l'Etat avec son organisation et ses modes de fonctionnement, est « venu » dans les bagages des princes combattants¹⁵. Juxtaposées sur des sociétés qu'elles devaient encadrer, les constructions politiques initiées relevaient ainsi, plus d'un legs du lointain souvenir du pouvoir de Gao. Aussi, plaqué sur des réalités qui n'étaient plus celles de Gao des 15e et 16e siècles, ce souvenir d'organisation étatique pouvait difficilement réussir. Nés dans l'euphorie de la fin immédiate des hostilités contre les troupes marocaines et, surtout, des luttes intestines à l'intérieur même de la résistance, les Etats ainsi « créés » n'avaient pas bénéficié d'un répit nécessaire à un exercice d'administration et de gestion nécessaire à toute construction politique. Le contexte qui les a vus naître était, en effet, agité à la fois par la pesante menace marocaine (1591-1640), la longue période d'errance pour des populations traditionnellement sédentaires, la permanence des intrigues internes (1665-1700) et les luttes ouvertes pour le leadership, entre frères et cousins rivaux : cette instabilité politique qui les a vus naître ne peut être propice à une organisation étatique.

I. S. Zoumari (1982, pp. 87-88) a relevé quelques institutions de la cour de Gao ayant subsisté au Siciya du nord, au moins quelques années après sa fondation. Il cite, entre autres, le titre de Siciya (l'Askia), ceux de Taa-Farma (substitut du Siciya, en

¹⁴ Cette mention a été faite aussi bien par H. Boubou (1967, p. 148), G. Boubé (1980, p. 179) que par Y. Urvoy (1936, pp. 48-49).

¹⁵ C'est nous qui caricaturons ainsi la situation.

même temps chef de la cavalerie), de Garey-Farma (chefs des provinces), de Tongo-Farma (chefs des archers), de Korey-Farma (chef des fantassins), etc.. La rapide disparition de ces fonctions laisse à penser c'était là, surtout, des titres sans véritables contenus.

Du tambour de guerre (le tubal), du sabre, du coran, du « din-turi », du turban blanc et du bonnet vert de Gao (d'avant 1591), il ne restait plus au Siciya du nord que le tambour, le turban et le bonnet dont la couleur a changé du vert au rouge, Zoumari (1982, pp. 104-105). C'est pourtant la rivalité pour la possession de ces attributs du siciya-tarey qui a conduit le Siciya du nord et celui du sud à la confrontation armée en 1665 à Hondobon (« Hondobon jire¹⁶ »).

La formation des « provinces historiques » ayant donné naissance à deux siciya (à Dargol et à Siciey) et à plusieurs autres principautés, dirigées chacune par d'authentiques descendants d'Askia, on est en droit de se demander chez lequel d'entre eux se trouvaient les attributs royaux originaux, ceux de Gao, que chacun prétendait détenir. Aucune étude sur la question ne fait état, à ce jour, d'un document ou d'une tradition locale pour donner une indication sur une probable existence de ces attributs originaux. On peut croire, dès lors, que tout au plus, chacun de ces « micros États » a possédé ses propres attributs qui ne peuvent pas être tous des originaux. D'ailleurs, les seuls attributs qui ont été conservés, jusqu'à nos jours, sont le bonnet et le turban et aucune intronisation de bonkoni, aujourd'hui « chef de canton » ou même de village, ne peut se faire sans fula et bontobey¹⁷ qui sont achetés ou confectionnés localement, ou en provenance du pays haoussa.

En dehors de la fonction de siciya, à Siciey comme à Dargol, nous ne connaissons pas de fonction politique précise qui ait subsisté. Ni l'un ni l'autre de ces États n'ayant réussi à asseoir et à faire fonctionner de manière permanente de véritables institutions politiques, nous devons convenir avec K. Idrissa (1979, p. 60) qu'après la débâcle de Gao « il n'y a plus (eu) d'organisation politique centralisée » au Dendi.

Le siciya a très tôt fait place à un simple laabu (un pays, une principauté) : le siciya-tarey va aussi se réduire à un laabukoy-tarey ou bonkoni-tarey¹⁸. Puis, avec l'avènement du califat de Sokoto (1804-1809) et sa reconnaissance spirituelle par les laabu-koy de la région, est apparu le titre de « amiru-tarey », qui dérive de l'expression arabe « amir al mumuni » (« commandeur des croyants ») ou, plus simplement, « émir ». Par mimétisme ou par soumission spirituelle (à Sokoto ou à ses relais locaux qu'étaient Say et Ndounga), plusieurs bonkoni de la région ont voulu porter le même

¹⁶ Lire « djiré ».

¹⁷ « fula » signifie « bonnet », « couvre-tête » alors que « bontobey » signifie « turban » que porte le chef, « bonkoni »

¹⁸ Le « laabu » regroupe plusieurs « kwara » ou « koira » (villages) dirigés chacun par un « koira-koy », chef de village. Le « laabu-koy » est le « propriétaire » du pays, son « maître » ; le prince qui le dirige est aussi appelé *bonkoni*, c'est-à-dire « propriétaire de lui-même », responsable en tête, donc souverain, ne dépendant pas d'un autre.

titre qui, dans la prononciation locale, et par déformation de l'arabe à la langue zarma, a fini par donner amiru¹⁹.

Le titre du régnant soñey a ainsi évolué du siciya tarey au bonkoni-tarey qui semble correspondre à une autre réalité politique. Sans « Etat », ce qui fut un siciya n'est plus qu'une simple principauté, bien qu'ayant à sa tête un descendant d'Askia, donc un prince (« koy ize »)²⁰ qui règne sur d'autres princes : au-dessus des autres princes, il est « bonkoni », « propriétaire de lui-même ». Mais, le « pays » sur lequel il règne n'est plus qu'un simple « laabu » composé de quelques villages soumis, alliés ou clients : le prince qui commande un « laabu » est aussi un « laabu-koy », d'où le titre de laabukoy-tarey. Ce dernier titre va continuer à exister jusqu'à nos jours malgré l'apparition du amiru-tarey. Les trois termes sont encore invariablement utilisés pour désigner les régnants soñey de l'ouest nigérien.

Vers la fin de ce 19e siècle et au début du 20e siècle, l'arrivée des Français va mettre le pays sous domination coloniale. L'administration coloniale, en mettant des villages jadis indépendants sous la tutelle d'autres, en fractionnant d'anciennes principautés pour en composer de nouvelles, sans bases historiques, a introduit une nouvelle notion, celle de canton. Le canton est une réalité administrative française plaquée aux réalités africaines à l'issue de la conquête et de l'occupation coloniales.

Les principautés soñey postcoloniales seront, pour la plupart, érigées en canton pendant que d'autres seront créées sans avoir fait partie des premières formations territoriales post-impériales citées plus haut. Il en est ainsi des cantons soñey de Namaro (sur la rive droite), de Sakoira (autour de la ville de Tillabéri) et d'Ayorou vers la frontière du Mali, sur la rive gauche.

Les Kourté et les Wogo, venus s'installer dans les îles du fleuve au début du 19e siècle, vont également être regroupés entre les cantons de Dessa et de Sonsoni (pour les Kourté) et le canton de Sinder (pour les Wogo). Le canton initialement créé autour de Sansan-Haoussa sera alors supprimé en 1924 pour être rattaché au canton kourté de Sonsoni.

Pendant que les Peulh ont été regroupés entre les cantons de Diagourou, de Lamordé Bitinkodji, Torodi, Djéladjo, Say et Tamou, les Touaregs ont été organisés en groupements nomades autour de Bankilaré et d'Inatès.

¹⁹ Ou, plus simplement, « émir » (prince, roi), titre d'origine arabe.

²⁰ Sur la notion de « principauté », voir K. Djibrilla (2012, pp.4-5).

Conclusion

On peut conclure en constatant que la chute de Gao, puis l'échec de la « retraite combattante » n'ont pas mis fin à l'« esprit de commandement », à l'organisation politique héritée des Za, des Sonni puis des Askias. Même dans le tumulte et la confusion des difficiles lendemains de guerre, cet esprit a continué à inspirer les princes askia qui avaient la direction des opérations.

Ces Mamar-hamey n'ont, en aucun cas, partagé le pouvoir politique avec leurs « parents » Si-hamey qu'ils ont trouvés sur place ou qui les accompagnaient. Ils les ont plutôt utilisés dans la guerre contre les Marocains et dans leurs conspirations les uns contre les autres. Tout Si-hama se prétend en effet sonènce alors qu'aucun Mamar-banda, en tant que tel, ne l'est ; il n'en a ni la prétention, ni les pouvoirs ! La parfaite illustration de ce constat est que « *les Si qui sont restés à Gao deviennent les magiciens de guerre des Askia* » J. Rouch (1953, p. 188). Cela veut dire que les Askia et leurs descendants (Mamar-hamey) ont utilisé la science des Si, la magie sonènce. Ils ne la possèdent donc pas !

Mais, le pays étant également occupé par d'autres communautés ethniques, l'organisation administrative coloniale, qui survit encore, l'a fortement individualisé en l'émiettant en de multiples entités pas forcément sonèy. Même si l'on peut retrouver, dans chacun, des poches d'autres communautés, les cantons qui constituent le visage territorial actuel du Sonèy post-impérial laissent constater des entités ethniques individualisées, parfois, sans fondements historiques par rapport aux dynasties successives qui, de Koukia à Gao, ont dominé sur le Sonèy.

Références bibliographiques

- AMADOU Issoufou, 1986, *Le Jamare précolonial*. Mémoire de Maîtrise (Histoire), Université de Niamey.
- DJINGAREYE Yacouba, 2001, *La principauté de Dargol : des origines à la pénétration coloniale (1691-1900)*. Contribution à la connaissance de l'histoire des populations sonèy du Gourma nigérien. Mémoire de Maîtrise (Histoire), Université Abdou Moumouni de Niamey, Faculté des Lettres et Sciences humaines.
- DJIBRILLA Koutchi, 1985, *La principauté du Kurmey des origines à la conquête coloniale : contribution à l'étude des populations sonèy du Gurma*. Mémoire de Maîtrise (Histoire), Université de Niamey.
- DJIBO Mamoudou, 1985, *Le Siciya du sud (1639-65 -1906)*. Mémoire de Maîtrise (Histoire), Université de Niamey.

- DJIBO Mamoudou, 1985, *Le Siciya du sud, de la naissance de l'Etat à l'arrivée des Européens*. Mémoire de Maîtrise (Histoire), Université Abdou Moumouni de Niamey, Faculté des Lettres et Sciences humaines.
- DOUDOU, Salamatou, 2012, *Mouvements de populations et organisation de l'espace dans les principautés du Gourma : Téra, Dargol, Kokorou et Gorouol du XVIIe au XIXe siècle*. Mémoire de D.E.A. (Histoire), Université Abdou Moumouni de Niamey, Faculté des Lettres et Sciences humaines.
- FOUSSEINI, Hamza, 2013, *La Question du foncier dans l'ouest du Niger avant la pénétration coloniale : cas de la vallée du fleuve, d'Ayorou à Karma (1493-1907)*. Mémoire de Maîtrise (Histoire), Université Abdou Moumouni de Niamey, Faculté des Lettres et Sciences humaines.
- GADO Boubé, 1980, *Le Zarmatarey*, Etudes nigériennes, n°45, Niamey.
- HAMA, Boubou, 1967, *Histoire traditionnelle d'un peuple : Les Zarma-Songhay*, Présence Africaine, Paris.
- HAMA, Boubou, 1968, *Histoire des Songhay*, Présence Africaine, Paris.
- IDRISSA Kimba, 1979, *Guerres et sociétés : les populations du Niger occidental au XIXe siècle et leurs réactions face à la colonisation (1896-1906)*. Thèse de Doctorat de 3^{ème} cycle (Histoire), Université de Paris VII.
- IDRISSA, Kimba. *Guerres et Sociétés : les populations du Niger occidental au 19^e siècle et leurs réactions face à la colonisation (1896-1906)*. Thèse de Doctorat de 3^{ème} Cycle, Paris, 1979.
- ISSA SEYNI Zoumari, 1982, *Le Sonjey après la conquête marocaine : (1592-1900) formation des provinces historiques : Téra, Gooroo (Gorwol), Kokoru, Gothey, contribution à l'histoire du Sonjey post-impérial et précolonial*. Thèse de Doctorat de 3^{ème} cycle (Histoire), Université de Paris I Panthéon-Sorbonne.
- KONARE, Adam Bâ, 1977, *Sonni Ali Ber*. Etudes Nigériennes, Niamey.
- KOUCHI Djibrilla, 2012, *Les Etats songhay du Gourma (Dargol-Gorouol-Kourmey-Téra) de seconde moitié du XVIIIe siècle à la fin du XIXe siècle*. Mémoire de D.E.A. (Histoire), Université Abdou Moumouni de Niamey, Faculté des Lettres et Sciences humaines.
- KOUCHI Djibrilla, 1985, *La principauté du Kourmey des origines à la conquête. Contribution à l'étude des populations sonjey du Gurma*. Mémoire de Maîtrise (Histoire), Université de Niamey, Faculté des Lettres et Sciences humaines.
- Larue, 1954, *Notes sur la formation et l'histoire des Etats songhay du Dendi du Nord*.

OLIVIER de SARDAN, Jean Pierre, 1984, *Les sociétés songhay-zarma (Niger-mali) chefs guerriers, esclaves, paysans...*, Karthala, Paris.

ROUCH, Jean. *Contribution à l'histoire des Songhay*. Dakar, BIFAN n° 29, 132 p.

ROUCH, Jean, 1960 *Religion et magie songhay*, Paris, P.U.F.

SERE de RIVIERES, Edmond. *Histoire du Niger*. Paris, Berger-Levrault, 1965, 306p..

URVOY Yves. *Histoire des populations du Soudan central*. Paris, Larose, 1936, 132p..

ZOUMARI, Issa Seyni, 1982, *Le Sonney après la conquête marocaine : (1592-1900) formation des provinces historiques : Téra, Gooroo (Gorwol), Kokoru, Gothey, contribution à l'histoire du Sonney post-impérial et précolonial*, Thèse de Doctorat de 3^{ème} Cycle, Paris.